

Auteur : HERVE

Source : <http://www.ebook-fr.com> ou <http://www.ebook-gratuit.org>

Soirée Glauque

Il m'arrive à l'occasion, moi le zombie social, l'autiste relationnel, le sauvage citadin, l'anarchiste pacifique, ombre silencieuse parmi les ombres hurlantes, de me rendre, par erreur ou par politesse, à une soirée.

Il y a si longtemps que je n'ai plus rien à dire à personne, y compris à moi-même : je ne parle plus qu'à mon silence, c'est tout ce qu'il me reste ; il y a si longtemps que je suis devenu un objet ambulancier dans le décor pitoyable du grand cirque urbain, tant de temps que le mutisme et l'inutilité calme me semblent les seules attitudes convenables dans ce rodéo gluant, tant d'années que les autres m'apparaissent indifférenciés, esquisses mouvantes dans ce néant temporaire qu'on appelle une vie... Alors pourquoi pas, de temps en temps, faire un geste "avec"... ?

Il y a bien sûr différentes sortes de soirées. Le raout, néantifuge et néantifère, qu'il soit littéraire, artistique ou snobissimement urbain. Ces cocktails où la quantité de vacuités qui s'échangent est directement proportionnelle au volume d'alcool ingurgité. Du temps où j'étais normal, il y a des siècles, j'en ai fréquenté quelques-uns. Brrr... J'en cauchemardise encore. Un frigo ou la chambre du Roi, dans une pyramide, sont plus chaleureux. Il y a aussi la soirée-copains, nettement plus sympa, où vous refaites le monde, peinaros, les doigts de pied en éventail. Rare, très rare... D'autant plus qu'il ne me reste plus de copains.

Et il y a un genre particulier, de nature plus récente : la soirée glauque. Celle-ci, pour être réussie (?!), nécessite quelques ingrédients spécifiques.

D'abord, un décor. Ce peut être un appartement délabré, squatté dans une ancienne tannerie de peaux cyber-punk et javellisées : le fumet persistant ajoute une note bucolique tout à fait croquignollette à l'orgie en cours ; ou bien une cave ou des catacombes suintantes. Moultes tentures, faussement indiennes mais franchement moches, pendent ici ou là : la beauté, c'est bourgeois, et la disposition totalement disparate est un gage de créativité ! De l'encens, bien sûr, en masse ! Pire que le Jardin des Plantes en période de rut. Une absence massive de sièges, une profusion de coussins ou d'ex-sofas aux amortisseurs agonisants et d'où on vous sort avec un treuil. Des boissons - glauques, comme il se doit, de provenance inconnue, voire suspecte, et de couleurs inquiétantes : mélanges détonants, concoctés sans doute dans la cornue d'un alchimiste fou, égaré à notre époque.

La musique, aussi. Essentielle, la musique. C'est le décor sonore de toutes nos solitudes noires, liant mélodique de nos presque non-existences. C'est un piano qui a du désespoir plein le bémol, et qui égrène des gammes qui renâclent avant d'arriver à destination. Ou bien un saxo qui se lamente en alternance avec une trompette suicidaire. Parfois une chanteuse, presque posthume tant elle est maigre, la voix grésillant comme la BBC en 40, pleure, quelque part entre un gospel anorexique et la Sonate au Clair de Lune un soir de tempête tropicale, avec des accents de sonnerie aux morts... Elle parle d'amour à un répondeur, et de suicide comme vous d'un steak-frites : avec gourmandise. Le piano se fait bronchiteux et termine dans un spasme. Il est bien sûr hors de question d'applaudir, ce serait indécent. On lève son verre, à la rigueur, ou on se tape les paumes si on est proche de l'artiste...

J'avais été invité à une de ces soirées, par la vague connaissance d'une fugace relation de soupe populaire :

- Top de chez top ! Tu verras, des kems et des meufs hyper-méga-chébrans. Complètement dévissés. Déchirés, j'te dis !
- Ouais..., m'enthousiasmai-je poliment. J'irai.

Et je fus.

Misère, si j'avais su...

Quoique... Tant qu'à être déjanté, autant fréquenter des dévissés. On risque moins le dérapage.

Sur les coups de deux heures du mat' (une soirée qui se respecte ne saurait commencer avant : il y a une étiquette, quand même !), je plongeai en apnée dans ce microcosme étouffant. Ma bonté me perdra. Un squat dans un ancien hôpital : glauque de chez glauque ! Neuf sur l'échelle de Richglauque !

Je contournai prudemment deux Rambos postés en embuscade à l'entrée : je connaissais le mot de passe. Je glissai maladroitement entre plusieurs nymphettes en micro-jupes et manteau de peau, avec une tuque sur la tête (les 35 degrés régnant justifiaient à l'évidence cet accoutrement), quelques anorexiques militant pour un cinéma du silence, l'inévitable génie pictural, plus spiritueux que spirituel, un gigolo quelque peu androgyne ; je ciblai le bar, là-bas, très loin, derrière un nuage dense et quelques dizaines d'improbables en chaînes à vélos et aux cheveux en pétard.

A l'arraché, je m'approchai de la Sainte Table : bouteilles et verres à terre, self-service, la classe ! Je me concoctai un breuvage inoffensif, vodka-rhum dans un grand verre (propre, j'avais vérifié!).

Phase suivante : trouver où poser mes fesses. Stratégique, cette étape : découvrir et investir une place relativement confortable, dans un environnement gérable ; c'est-à-dire sans l'égérie politique illuminée d'une cellule révolutionnairement flamboyante dont elle est présidente et membre unique, ni le peintre cosmique peignant le vide à grands gestes brusques, le verre à la main, occasionnant des dégâts liquides à l'entour ; ni non plus le shooté de service qui éructe ses fantasmes anti-tout sur le mode hitlérien. Non, plutôt des gens cools, avec qui échanger les dernières nouvelles du néant, le temps d'écluser une douzaine de verres et de trouver - ensemble - que tout ce bordel, finalement, ce pourrait être pire : il pourrait n'y avoir RIEN à boire ou à fumer !

Cela me prit un moment avant de trouver ce que je crus être le bon endroit : dans un renforcement incongru du mur (sans doute rogné sur le squat voisin), un type calme était assis, fixant son verre en silence : O joie, O extase ! Je m'affalai dans les coussins, décidé à n'en sortir qu'à la fermeture ou par la force des baïonnettes.

Il releva la tête et renvoya ses longs cheveux noirs sur sa nuque. Des yeux noirs, un regard fixe, bizarre, comme détaché de la réalité ambiante, pas halluciné, mais presque... Et soudain, il me regarde avec un sourire « croc de boucher ». Ca, c'est le pépin garanti. Soit il va me raconter ses problèmes depuis l'arrière-grand-père de Mathusalem, et je me suiciderai d'ennui. Ou il va essayer de me fourguer de la dope, et on va s'engueuler grave... Je sors donc ma tactique 15-Bis : « Courage, fuyons ! ». Dans le même mouvement, je ramasse mon verre, m'arrache des coussins et m'évacue vite fait bien fait ; sans le regarder. Ça prend de l'expérience, pour éviter une baston.

Je flâne à travers la fumée et des tams-tams éthyliques jusqu'au bout de la salle d'opérations. Dans un coin, quelques spécimens d'humains – mes frères ! – discutent sans hurler et ne semblent pas avoir dépassé un niveau raisonnable sur l'échelle de la cuite. Je me pose discrètement sur le bord d'un sofa. Les ressorts grincent, les autres se retournent. Hochements de tête, levers de verres accueillants. On sait se tenir, quand même. Puis ils m'oublient. Il y a là un artiste au crâne rasé, avec une moustache en fer à cheval, qui parle - lui aussi ! - de peindre le néant ; quelques étudiants qui refont Freud à l'ombre des jeunes filles déflorées, d'autres ombres qui sirotent en égrenant des réflexions qui mèneraient un pape au suicide. Et puis il y a aussi, et surtout, une fille.

Je la vois de biais. Un peu Juliette Gréco. Mais avec l'œil à la fois nonchalant et halluciné. Elle est là sans y être. Elle écoute le prophète du néant débiter son désespoir, mais elle s'en bat l'œil, à l'évidence. Que fait-elle là ? Une anorexique du cœur ? Une mutilée des sentiments, de l'espoir, de la vie ? Son regard s'évade en permanence, contourne, s'évapore dans l'ailleurs sans que cela paraisse une fuite. Elle semble en fait venir de l'ailleurs, nous rendre visite quelques secondes, pour repartir ensuite « chez elle ». L'apathie effervescente qui règne autour d'elle la laisse solitaire et glacée comme un iceberg, mais ni arrogante ni ennuyée. « Ici ou

ailleurs, qu'importe. Nulle part est partout ». Les entrelacs de conversation qui passent ne l'atteignent pas, ne l'attachent pas, ne la retiennent pas. Les riens sonores qui s'échangent ne l'éveillent pas, ne la bousculent pas. Elle fume, presque évanescence, une main sur un genou. Et elle est parlante, pourtant, non de nom ! Sans un mot, immobile, elle évoque un devenir inutile et fugace, un être-rien somptueux et gothique, un non-avoir harpagonnesque, une avancée triomphale vers l'abîme, bref une folle joie !

Et puis soudain un inconnu, là-bas au fond, commence à caresser une guitare... Et il devient Moïse séparant les eaux : d'un côté ceux qui se regroupent parce qu'ils ont reconnu quelque chose qui les anime, qui les relie. De l'autre, ceux pour qui une phrase mélodique, des accords

construits sont la marque infamante du summum de la déliquescence bourgeoise. Deux mondes, deux incompréhensions, une guerre civile potentielle ; les oreilles attentives des uns repoussent les regards courroucés des autres. Les deux groupes étant de force égale, il ne saurait être question de règlement par la force. Les anti-décadents commencent à se retirer, l'air dégagé, le regard méprisant, la guenille arrogante. La guitare continue à décadre, à ruisseler entre nous, fluide amical.

Et la fille sans nom jette son regard d'un groupe à l'autre, me regarde. Incertaine ? Interrogative ? Appelante ? Je la regarde, un quart de sourire au fond des yeux, mais je ne bouge pas. La musique réveille des vieilles choses, des sensations anciennes, des souvenirs de plaisir du temps où je croyais encore être capable de quelque chose, une guitare à la main. Elle se lève, s'arrache plutôt. Pas à moi, mais à son indécision. Elle se dirige vers la porte en me regardant toujours. Escortée par la guitare, elle sort, comme un échec scintillant.

Qui donc a dit que la vie n'était qu'une farce sinistre, aveugle et sourde ?...

Hervé

Cet ebook de Aventure est gratuit.

[Faites un commentaire qui sera envoyé à l'auteur, Cliquez ici](#)